

Romain Rolland dans ses paysages : Vézelay

par Jean Lacoste*

Promenade littéraire du 19 juillet 2009 Textes dits par Marie-Hélène Perquis

Quelques noms, Quelques dates, quelques lieux

Rappelons tout d'abord quelques dates, associées à quelques lieux. C'est à Clamecy dans la Nièvre que Romain Rolland naît en 1866, dans une famille de notaires. Mais en 1880 la famille s'installe à Paris et vit dans la gêne. L'adolescent souffre de cette transplantation. Après des études brillantes et l'agrégation, il séjourne à Rome au Palais Farnèse (1889-1891) où il découvre les charmes de l'aristocratie, puis engage une carrière à Paris d'écrivain et d'universitaire à la Sorbonne dans une relative solitude.

Mais de 1903 à 1912, c'est l'explosion des dix volumes de *Jean-Christophe* publiés dans les *Cahiers de la Quinzaine* de Péguy, ce roman dans lequel toute une génération (celle qui se sera sacrifiée en 1914) va se retrouver. En 1914 il se trouve comme souvent en Suisse quand il est surpris par la déclaration de guerre, et son appel à la jeunesse de septembre 1914 « Au dessus de la mêlée », mal compris, le jette dans les polémiques.

Il demeure à Villeneuve en Suisse – à la pointe du lac Léman – non en exil, mais loin de Paris et de la vie française, jusqu'en septembre 37, date à laquelle il achète cette maison ; il revient en France – celle du Front populaire – mais avec le regret de la Suisse. Il s'installe à Vézelay à la Pentecôte 1938 ; c'est là qu'il meurt le 30 décembre 1944. Il est enterré à Brèves, berceau de sa famille.

Ce rappel des lieux de la vie de Romain Rolland (Clamecy, Paris, Rome, Villeneuve, Vézelay, Brèves) est là pour dire que Romain Rolland n'est pas un grand voyageur, qu'il n'est pas un aventurier : ses vrais voyages ont été intérieurs, pour reprendre le titre d'un ouvrage de Romain Rolland publié en 42 auquel nous emprunterons quelques textes.

« Ouvrons les volets »

Pourquoi cette nouvelle « promenade littéraire » sur Romain Rolland a-t-elle pris pour thème « Romain

Rolland et ses paysages » ? L'écrivain n'est nullement un écrivain de paysages comme Maurice Genevoix peut l'être pour la Loire à Decize, ou Julien Gracq pour la Loire nantaise et son affluent, l'Erdre. Romain Rolland ne saurait être considéré comme un écrivain régionaliste, borné à sa petite patrie, à ce que les Allemands appellent la *Heimat*. Il serait erroné de ne voir par exemple dans le *Colas Breugnot* de 1913 qu'une évocation rabelaisienne de Clamecy et de ses environs, même si Romain Rolland revendique aussi cet enracinement dans ce qu'il appelle sa « race » : « *L'ironie souveraine du bon génie de France, qui répugne à tout exclusivisme et nargue les fanatiques, a voulu que l'homme qui toujours affirma sa fraternité avec l'Allemand, l'Anglais, avec tout l'univers, fût, depuis des siècles, implanté par sa race au cœur de la province la plus centrale de France – et, dans cette province, depuis des siècles, enfonçât ses racines, en un champ d'un périmètre carré d'une dizaine de lieues. Qui a, plus fidèlement, plus tenacement que nous – Rolland de Brèves et de Montceaux-le-Comte, Courot de Clamecy et de la Chapelle-Saint-André – sucé les brunes tétines de la même terre nourrice, la terre grasse et douce de la Bourgogne nivernaise, qui s'enveloppe des tresses de l'Yonne et du Beuvron ?* »

Romain Rolland est l'écrivain des vastes horizons intellectuels et politiques, il est un cosmopolite, un « citoyen du monde », qui se sent des affinités avec l'Allemagne de Beethoven et de Goethe, avec l'Inde de Gandhi et de Tagore, avec l'Italie des premiers compositeurs d'opéra, avec les révolutionnaires de Russie, avec Gorky et Staline, avec les Viennois Freud et Richard Strauss, avec la Suisse, en particulier, où il a séjourné si souvent avant 14 et vécu si longtemps, jusqu'en 1938. Romain Rolland veut faire partager une vision universelle de l'humanité en marche qu'il défend dans de multiples combats pour la « jeunesse héroïque » et les « peuples opprimés ».

Pourquoi, dès lors, « Romain Rolland et ses paysages » ? Parce que nous avons désormais la chance de voir revivre l'ancienne maison de Romain Rolland qui

abrite aujourd'hui le « musée Zervos » ; même si la place réservée à l'ancien propriétaire des lieux, est encore assez modeste – une chambre austère –, on ne peut pas, on ne peut plus faire comme s'il n'y avait pas un lien profond entre ce site, avec la vue exceptionnelle qu'il offre sur les alentours, Saint-Père, et le Morvan, la maison elle-même et la vie de l'écrivain.

Romain Rolland vient hanter cette maison qu'on le veuille ou non, non pas par quelques objets – une partition, une photo, une revue, un buste de Beethoven – mais en raison du lien ineffaçable qui s'est construit entre Romain Rolland et le paysage. Ici, dans cette maison, Romain Rolland retrouve peu à peu les paysages qu'il a connus enfant. Il y a quelque chose comme un destin dans son installation à Vézelay en 38. Et aussi parce que, pendant la guerre de 39 à 44 – la troisième qu'il a connue dans son existence après celle de 1870 et de 1914 – Romain Rolland a vécu dans cette maison des événements dramatiques dont on peut suivre de façon très détaillée le déroulement grâce à un journal encore inédit, et qui se trouve dans le fonds Romain Rolland de la BN, un journal auquel nous emprunterons plusieurs textes.

C'est dans son journal, sa correspondance et ses écrits autobiographiques (*Le Voyage intérieur*) que l'on peut en effet sentir chez Romain Rolland une sensibilité particulière au lieu, au paysage dans ce que celui-ci peut avoir de sensible, d'immatériel, à l'espace qui s'inscrit dans la longue durée, dans l'histoire. « *J'ai regret – écrit-il en 1913 – qu'on ait vendu notre maison de Brèves. Sans me rendre prisonnier d'aucune terre, j'aimerais trouver dans celle de chez nous un abri familial².* » Rolland a cherché longtemps « l'abri familial », mais un « abri » qui ne tient pas l'homme « prisonnier », et il l'a trouvé ici, dans cette maison.

Panorama

Pourtant Romain Rolland a d'abord fui ce paysage mesuré et calme. Dans *Le Voyage intérieur*, l'ouvrage qui est un peu son « testament spirituel », publié en 1942 dans sa version définitive, mais dont la rédaction remonte aux années vingt, vers 1924 et qui a été écrit « en des jours sans lendemain de solitude heureuse »³, relevant de maladie, il fait retour sur lui-même, s'interroge, sur son existence – il est encore seul, il n'a pas rencontré Macha. On ne peut écarter l'influence de Freud qui l'a invité à se sonder lui-même dans une *Selbstdarstellung*, une autobiographie. Il décrit les origines de son existence, les deux familles maternelle et paternelle, les Courot, les Boniard, qui l'ont constitué et dont il est l'héritier : « *Je suis né d'une bourgeoisie aisée, entouré de parents qui m'aimaient, dans un pays aimable, dont j'ai plus tard goûté et, par la voix de mon Colas, chanté la saveur joyeuse. D'où vient que le premier sentiment, le plus fort, persistant de ma petite enfance, dès l'entrée dans la vie soit – obscur, obsédant, et tantôt révolté et tantôt résigné : 'Je suis prisonnier' ?* »⁴

Mais pourtant il écrit le 6 juillet 1927 : *Vézelay est le plus beau point de la région – sur une colline escarpée, une ville du XIIe au XIVe siècle, avec une merveilleuse cathédrale, devant laquelle s'étend une promenade de hauts châtaigniers, dominant des lieues de pays. Là,*

saint Bernard prêcha aux rois la second Croisade. Tout le pays qui entoure l'exquise église de Saint-Père-sous-Vézelay, qui est juste au bas de la colline, est une terre historique, royale, du temps des premiers Capétiens : chaque village a ses lettres de noblesse. – Il faudrait pouvoir, de là, visiter le Morvan (le « pays noir », le « pays des forêts ») par petites journées, le vieux pays celtique et gallo-romain : Avallon, Chastellux, Lormes, Château-Chinon, le Mont-Beuvray (Bibracte), Autun et Alise Sainte-Reine (Alésia où Vercingétorix fut assiégé par César). C'est profondément beau et poétique, passionnant par les souvenirs, les monuments, le charme silencieux de la terre. Vous verriez là si j'ai quelques droits de me dire Français de France, plus qu'un de ses Méridionaux bavards, de sang mêlé, de l'Action française.

A Clamecy même... la vieille maison de famille est devenue maintenant une annexe de l'Hospice. Mais le décor a entièrement changé. Au lieu de la vilaine rue qui est aujourd'hui devant la terrasse, coulait jadis le canal du Nivernais ; et je passais des heures à y voir lentement cheminer les lourds bateaux...

Mais c'est de Brèves qu'est ma famille paternelle ; là habitait le bisaïeul apôtre de la liberté sous la Révolution (qui avait maints traits gaillards de Colas Breugnon et de son ami le notaire) ; et sa maison existe encore. Elle appartient, je crois, au maire du village.

Irons-nous jusqu'à dire que le paysage est d'abord une nostalgie ? Nostalgie est un mot d'origine grecque composé d'algie qui veut dire la souffrance et de nostos le retour : la nostalgie est la souffrance d'Ulysse qui erre loin de sa patrie, mais aussi celle de l'exilé volontaire que fut Romain Rolland. Il y a de la nostalgie chez Romain Rolland comme on le voit dans cette lettre qu'il envoie à une correspondante allemande, Mlle Curtius, une Allemande qui écrit des livres pour enfants, en juillet 1927 alors qu'il vit depuis plus de dix ans à Villeneuve. Il manifeste ainsi le souci permanent chez lui, depuis Jean-Christophe, de faire comprendre l'Allemagne aux Français, et aussi de faire comprendre la France par les Allemands. Cette préoccupation l'habite jusque dans les années de guerre et dans l'entre-deux-guerres. Romain Rolland vit alors en Suisse, loin de cette région, ce coin de Bourgogne qu'il n'a pas fréquenté depuis longtemps. Il vient d'écrire un « testament spirituel », *Le Voyage intérieur*, dans lequel il a évoqué son enfance. Nous avons affaire à un « paysage spirituel » intérieur, et non réel : l'église de Vézelay n'est pas une « cathédrale », mais une basilique, et les « châtaigniers » de la promenade sont des tilleuls. Mais c'est un paysage profondément imprégné d'histoire (collective et historique) et partagé entre trois lieux : Vézelay et Saint-Père, les églises, Clamecy, lieu de naissance du petit-bourgeois, et Brèves la vraie famille, avec, à l'arrière-plan, le Morvan comme une sorte de *hinterland* qualifié de « pays noir », de « pays des forêts ». Voilà trois lieux rollandiens par excellence.

Ce qui frappe, c'est l'enracinement historique, la force des origines dont Romain Rolland se réclame contre les gens de l'Action française (qu'il qualifie de « Méridionaux bavards » en raison des attaches méridionales de Maurras qui opposait la clarté méridionale à l'Allemagne romantique et de Léon Daudet. Romain Rolland, souvent accusé par la droite extrême de n'avoir

pas été patriote en 14-18, revendique ici une identité française immémoriale, en même temps qu'il défend la relation franco-allemande.

Cette identité française est d'ailleurs multiple et non exempte de contradictions. Vézelay ? C'est saint Bernard qui prêche la deuxième croisade, « aux rois » ; avec Saint-Père, ce paysage est qualifié de terre historique et même royale puisque fréquentée par saint Louis. Au loin le Morvan celtique et gallo-romain (Autun) a le « charme silencieux de la terre ».

Mais il n'oublie pas Clamecy où il est né dans cette maison au bord du canal, transfigurée dans *Jean-Christophe* en maison au bord du Rhin. Et il ne manque pas de mentionner le village de Brèves, le lieu de la famille paternelle avec l'ancêtre, le « bisaïeul », cet apôtre de la liberté », Jean-Baptiste Boniard (1768-1843) qui incarne l'esprit de la Révolution, et dont Romain Rolland a tracé le portrait à la fois dans *le Voyage intérieur* et surtout, auparavant, dans la figure de Colas Breugnot. Nous avons d'un côté – pour parler à la manière de Proust – Vézelay avec ses croisades, et la foi irréductible de saint Bernard, la terre royale de saint Louis et du catholicisme : le côté Vézelay. Nous avons d'autre part « le côté Brèves » où l'on devine la Révolution française, la malice des paysans bourguignons, le grand rire rabelaisien qui malmène les curés et les nobles, dans lequel il se reconnaît aussi.

Est-ce une contradiction ? Comment les deux côtés vont-ils se joindre ou coexister ? Dans un paysage ? Mais une chose importante à noter : en 1927 Romain Rolland ne sait pas que dix ans après il va acheter une maison à Vézelay. Cette lettre a quelque chose de prophétique, de prémonitoire.

Centre Jean-Christophe : « la foi est humilité », ou quarante ans après

En 1897, Romain Rolland a presque trente ans. Il vit depuis longtemps à Paris, en exil à Paris. Il n'a plus guère de contacts avec son pays d'origine, il s'est lancé dans une carrière littéraire, sans aimer la vie parisienne. Il publie dans la *Revue de Paris* la pièce *Saint Louis* qu'il a écrite en 1895 ; cette œuvre théâtrale, la première œuvre publiée de Romain Rolland se déroule, en Orient lors des croisades, et met en scène « l'exaltation religieuse » de saint Louis.

En 1913, Romain Rolland réunira dans un volume intitulé les « Tragédies de la foi » cette pièce et deux autres : *Aërt*, jouée au Théâtre de l'œuvre en 1898 et qui repose sur l'exaltation nationale, et *Le Triomphe de la raison* (1899), qui décrit « l'ivresse de la raison » pendant la Révolution. Les protagonistes sont, dit-il alors, des « frères aînés moins robustes, mais non pas moins croyants, de Jean-Christophe ». Or on trouve dans cette pièce, dans la bouche d'un croisé appelé Thibault de Brèves, cette vignette sur le paysage du Morvan, un clin d'œil, un signe que personne ne pouvait comprendre, et plein de nostalgie.

MATHIEU, absorbé. – *Il fait nuit à Coucy ; une dernière leur flotte au sommet des tours. Les brouillards blancs montent des prairies ... Silence. Et vous, que voyez-vous ?*

THIBAULT, qui rêve aussi. – *Tant de choses... Mon ciel gris, un peu fané ; les grandes ombres des nuages qui*

passent sur les champs, les vastes plaines blondes aux moissons endormies ; les villages de chaume, comme des nids d'alouettes, cachés parmi les blés ; le lent mugissement des bœufs blancs aux beaux yeux, couchés dans l'herbe haute des prairies closes de haies en fleurs ; les peupliers chantant sur le bord des eaux claires, le dôme des noyers aux feuilles odorantes... Ô Morvan, collines bleues, rivières transparentes, saules de pâle argent, comme un ruisseau léger ; voûtes profondes des forêts ; auguste bourdonnement des cloches de Vézelay, qui dresse sur son roc, au-dessus de la plaine, sa sainte cathédrale aux deux puissantes tours ; chant lointain qui me vient de mon doux Nivernais !...

Quarante ans plus tard, Romain Rolland est installé à Vézelay : le dimanche de Pâques 1939 il écoute à la radio sa propre pièce mise en ondes et il s'étonne à quelque quarante ans de distance.

« *Le soir, aux radios d'État français, mon Saint Louis, avec Jean Hervé de la Comédie française. Moins bien joué que l'année dernière, avec trop de panache et d'éclat. Une telle œuvre n'est supportable que si on la joue avec une simplicité absolue. Surtout le rôle du Roi. La musique de scène de Lucien Haudebart me touche. Elle est bien dans le sentiment du poème.*

Mais je pense, amusé, à l'ahurissement que doit provoquer cette émission radiophonique chez des centaines de mes braves amis du combat laïque et républicain, qui ne me connaissent que depuis Au-dessus de la mêlée, sinon depuis Quinze ans de combat. La plupart ne savent même pas que l'œuvre date de plus de quarante ans (aucune indication n'a été donnée avant l'émission) ; ils me croiront touché par la grâce, ils seront consternés.

Et si m'écoutent les gens de Vézelay, les catholiques, l'archiprêtre de la basilique, qui me regardaient un peu comme une bête de l'Apocalypse, ils en resteront béants de stupeur.

Romain Rolland ajoute ceci en note : *Le joli couplet de Thibaut de Brèves sur le pays de Vézelay ferait même croire que le manuscrit a été écrit depuis que je me suis installé.*

Il poursuit en disant : *Pas une page sans le mot : « Dieu », ou « Jésus », trois ou quatre fois. J'en suis moi-même ébahi. – Au temps où j'écrivais Saint Louis, régnait en France le « positivisme » (au sens vulgaire) goguenard et insultant pour toute foi ; la religion semblait une sottise du passé définitivement morte et enterrée. Je réagissais chevaleresquement, avec vigueur, – dans l'incompréhension et l'ironie générales. – Aujourd'hui, la foi s'étale dans les journaux et les programmes des radios. Pas un seul jour de Carême et de la Semaine Sainte sans pieuses éjaculations, sermons, cantiques, Passions et poésies de M. Claudel ! Jusqu'à la Genève de Calvin qui, par la voie de son Sottens [l'émetteur de la radio suisse romande], se confond en genuflexions devant le pape ! – Et moi, je m'éloigne. J'écoute Saint Louis, comme s'il m'était un étranger. Je suis sur mes gardes. Dieu nous protège (si tant y a qu'on parle de Dieu !) contre ceux qui font usage de son nom ! Le fléau du temps n'est plus, comme aux jours de ma jeunesse, le scepticisme. (Vive le doute, sain, probe et viril !) C'est le fanatisme. »**

Et le commentaire de Romain Rolland est particulièrement précieux pour éclairer l'évolution de sa pensée

sur les rapports de la foi et du scepticisme. Au début du siècle, dans la France de la Belle époque, il défend la foi (« l'ardeur du sacrifice, mais debout ») contre le scepticisme et le matérialisme. Désormais en 39, après plus dix de combat contre le fascisme il défend le doute contre la foi ou plus exactement contre le fanatisme politique et religieux. Sa pensée est toujours en marche.

En chemin

Qu'est-ce qu'un paysage ? Les géographes nous disent qu'un paysage se lit, se déchiffre, s'interprète avec des repères comme les arbres, les routes, les clochers, les monts ; il a un sens et une harmonie, vite saccagée. Il ne se confond pas avec les réalités géologiques, végétales et humaines qui le composent. Il est le fruit d'une longue histoire, il n'est perceptible qu'aux yeux de qui sait cette longue histoire. Le Dijonnais Gaston Roupnel⁵ – un ami de Romain Rolland – a insisté dans son *Histoire de la campagne française* de 1932 sur la permanence oubliée des « chemins » du néolithique avec leurs courbes tandis que les voies romaines, « les indestructibles routes du Romain sont depuis longtemps de stériles solitudes ».

Un paysage se reconnaît ; on le découvre, sans doute, mais il est déjà familier. On parvient à le lire. Il mêle le proche et le lointain, l'accessible par le premier chemin et l'inaccessible de l'horizon qui toujours s'enfuit, et ce mélange de lointain et de proche, ce mélange de lieux inconnus et d'éléments familiers, presque à portée de la main, s'offre par excellence à la marche. C'est la marche qui permet à l'homme de mettre ses pas dans les pas innombrables de ceux qui ont tracé ces chemins, qui ne vont pas tous à Saint-Jacques de Compostelle, mais aussi et d'abord au premier champ, à la première vigne, pour le labeur du jour.

N'oublions surtout que pour Romain Rolland l'humanité est toujours en marche. Nous ne sommes pas ici devant ces vues sublimes de la mer ou de la montagne, à la Michelet ou à la Hugo, qui semblent d'emblée hostiles, difficiles à vaincre, parfois monstrueuses.

Nous avons ici un paysage harmonieux, bucolique – au sens strict d'une terre où l'on élève des bœufs – trop sage peut-être, qui a été construit par le patient labeur des hommes, et qui n'est que trop exposé à leur folie destructrice. Et qui doit s'explorer à pied.

Vaufront (val de Poirier) Midi.

Le vrai paysage rollandien : la montagne suisse

Dans *le Voyage intérieur* Romain Rolland évoque les trois expériences qui ont été pour lui décisives, ce qu'il appelle les « éclairs » : les expériences qui l'ont formé et délivré de ce sentiment d'oppression et qui ont prélué pour lui à une libération : la lecture du philosophe Spinoza, les échanges avec Tolstoï et la rencontre étonnamment charnelle avec le paysage suisse, la « terrasse de Ferney ».

« *Ce n'est pourtant pas des rives du Léman, où j'aurais pu retrouver entre Rolle et Nyon, les pas du petit cheval blanc de mon bisaïeul Boniard, ce n'est pas de la terre de Suisse que me vint le choc décisif, mais de l'extrême lisière, – de la terrasse de Ferney. Pourquoi ce lieu choisi ? Que me disait Voltaire ? Quelques vers de*

Zaire qui m'effleuraient à peine. Je l'ai longtemps méconnu. Ce n'est que trente ans plus tard, pendant la grande guerre, que j'ai fait au démon de la libre pensée sa place dans mon Panthéon. Mais au sortir de sa maison, parcimonieusement ouverte aux visiteurs, quelques pas dans le jardin, dans l'allée en berceau qui domine la contrée, une minute ... Moins ! Vingt secondes... Et la foudre tomba... Je vois, je vois enfin !... Qu'ai-je vu ? Le paysage, fort beau, n'est pas exceptionnel ! La montagne, lointaine, ne terrasse pas ici par sa masse surhumaine. De larges horizons, un vaste champ de ciel, une terre riante qui s'incline en pentes douces, en abondants jardins et prairies, vers les rives du lac bleu, et, au fond du tableau, dans l'air humide et moelleux des matins de septembre qui avive les teintes la frise panathéenne des grandes Alpes qui chevauchent, tumultueuses, mais au loin, comme l'orage amorti d'une Symphonie pastorale. Nulle trace de romantisme. C'est le grand paysage classique, d'avant Rousseau. L'harmonie pleine et calme, aux accords consonants, finement instrumentée, sans cuivres inutiles, bois et cordes, vision claire, dessin net, et raison voluptueuse... Pourquoi donc est-ce ici que la révélation m'est venue, ici et non ailleurs ? Je ne sais. Mais ce fut un voile qui se déchire. L'esprit, vierge voilée qui s'ouvre sous l'étreinte, sentit se ruer en lui la mâle ivresse de la nature. Et pour la première fois il conçut... Toutes les caresses d'avant, l'émotion poétique et sensuelle des paysages nivernais, le miel et la résine au soleil des jours d'été, et l'oppression d'amour et d'effroi des nuits étoilées, – tout prit son sens ; tout s'expliqua ; et dans cette même seconde, où je vis nue la Nature et où je la « connus », je l'aimai dans mon passé, car je l'y reconnus. Je sus que j'étais à elle, depuis mes premiers jours, et que j'enfanterais...

Puis le voile retomba et je rentraï dans Paris. »

Texte étonnant et admirable, qui mêle les allusions à la Symphonie pastorale de Beethoven, le souvenir des « paysages nivernais » et l'aveu troublant d'une sensualité à fleur de peau qui semble jouer avec les explications freudiennes. Il y aurait bien des choses à dire sur les rapports entre Romain Rolland et sa mère. Notons seulement que cet « éclair » de Ferney représente une libération toute panthéiste, brève sans doute, mais d'autant plus intense chez ce jeune homme sensible de 16 ans, et qui souffre de la vie étriquée que sa famille mène à Paris. On songe ici à certains poèmes de la jeunesse de Goethe (« Sur le lac ») et à certains récits de voyage de D.H. Lawrence. Voir nue la Nature, la « connaître » au sens de la Bible et enfanter ...

L'étonnant est que cette libération se fasse sous l'égide de Voltaire à Ferney, et du Voltaire tragédien de Zaire, plutôt que de Rousseau, le Suisse, auquel on penserait plutôt. « Nulle trace de romantisme ». L'exaltation est maîtrisée, et comme classique. Mais sans faire de la psychanalyse sauvage, on ne peut que s'étonner de la présence et du rôle secret que joue ici la mère, qui est vraiment l'intercesseur, la médiatrice. Mais qui, sans doute, eût été effrayée par la portée bien peu classique de cette expérience.

Finalement, dans cette évocation du paysage à la fois érotique et classique, à qui pense-t-on ? Peut-être aux paysages que le peintre Balthus a peints quand il occupait le château de Chassy (dans la Nièvre, près de

Montreuillon) et qu'il a découvert après guerre alors qu'il séjournait à Vézelay chez Bataille. Avant de s'installer en Suisse.

Balthus, Romain Rolland, nous sommes entre la Suisse et le Morvan.

Par la suite Romain Rolland se rendra souvent en Suisse pour écrire et se reposer l'été, et il ne manquera jamais de faire l'éloge du pays (de ses hôtels). C'est un attachement qui a chez lui de profondes racines, en lien peut-être avec ses origines franc-comtoises : il rapporte que son aïeul Boniard se rendait souvent en Suisse et lui-même se sent un peu citoyen suisse. Il n'a pas vécu là-bas en exil et ses vrais paysages – nous en déplaise – ne sont pas d'abord les paysages bourguignons, mais helvètes.

Il avait écrit à son ami Alphonse de Châteaubriant, de Vevey, en Suisse, le vendredi 25 avril 1913 : *Quel dommage que nous soyons, non seulement de goûts, mais de tempérament, vous un maritime, et moi un montagnard ! Il n'y a aucun doute que je ne me sente revivre, en touchant le sol des Alpes. Et j'avais sérieusement besoin de faire rentrer leur souffle dans mes poumons malades (j'en ai un qui ne vaut pas cher ; j'étais bien oppressé pendant la fin de cet hiver). Sans parler du reste. Quelle carcasse ! Vous ne savez pas ce que c'est mon vieux, qui, en dehors de vos nerfs, avez une charpente solide et une étoffe imperméable. Moi je n'ai que ma tête et mon cœur. (...) Paix ... Je lève les yeux, et, par ma fenêtre, en vous écrivant, je vois, par-delà le lac immobile, les augustes montagnes, les Alpes de Savoie blanches de neige et bleu sombre. Il fait un doux temps humide et tiède d'avril. La vie nouvelle couve dans la terre et dans l'air...*

Et le mardi 23 juin 1914, quelques jours avant le début de la terrible « guerre civile européenne » : *J'ai fait de belles excursions dans le massif du Mt Rose et du Cervin. Je me suis cuit les joues, à la réverbération des neiges étincelantes ; j'ai vogué au milieu des nuages et des cris aigus des Schneevögel (des sortes d'hirondelles mi-partie blanches et noires). J'aime surtout la zone de la limite des neiges, les derniers sapins et les mélèzes, énormes et ravagés, presque tous brisés au faite, tordus de tous leurs bras et accrochés au sol par d'immenses tentacules – à leurs pieds, parmi les flaques de neige, les touffes de violettes et de gentianes bleues. Et le chant délicieux des ruisseaux qui bondissent.*

Romain Rolland, écrivain montagnard, et Suisse d'adoption...

Non loin de Saint-Père : Le paysage et l'histoire

Quelques extraits du journal de guerre inédit de 39-44 montrent un Romain Rolland qui se réconcilie avec le paysage bourguignon, dont il oppose la sagesse immémoriale à la folie guerrière des hommes. Tout cela vu de la terrasse de Vézelay, tout là-haut.

Dimanche 16 juin 1940

La nuit tombée, le bruit semble un peu décroître sur la route. Mais dès les approches de l'aube c'est dans la ville un tumulte. On frappe aux portes. Des voix crient dans la rue. Des autos partent. De porte en porte, des gens suspects ou affolés hurlent : « Évacuation ! La ville va être occupée par l'armée. La DCA s'installe. » Macha, terrifiée, entre chez moi avant 4 heures du matin. « Il

faut partir... » La gendarmerie dit qu'elle ne sait rien, mais elle fait partir ses femmes et ses filles. Deshays monte chez le maire, ne le trouve pas. Notre jeune servante Denise voit le brigadier pleurant qui dit que les Allemands sont déjà à Avallon. On brise le téléphone. La gendarmerie défile. Louise Vetch va à la grand-messe qui est dite par un officier. Il lui conseille, il nous conseille de partir pour Clamecy avec un laissez-passer de l'autorité militaire. Mais un quart d'heure après il est trop tard, les officiers français partent [sans accorder de laissez-passer]. Les Allemands sont à Clamecy. Il n'y a plus qu'à les attendre. Je me recouche.

A 9 heures du matin les premières troupes motorisées allemandes débouchent sous mes fenêtres par la route d'Asquins. Ce sont seulement des éclaireurs de très jeunes gens, sur des motos, qui font des signes d'accueil. Puis, une à deux heures après, le gros de la division motorisée. Et c'est après le [grand] silence saisissant qui s'est fait depuis six heures du matin (quand les derniers fuyards ont disparu) – le grondement qui recommence : les chars allemands qui roulent en flot ininterrompu toute la journée, couvrent les routes : le flot monte de Sermizelles – Asquins, à Vézelay, pour redescendre presque aussitôt sur Saint-Père, Pierre-Perthuis, Menades. Les colonnes de poussière qui s'élèvent sous leurs lourdes roues nous désignent leur course, au loin, à l'horizon : ils se précipitent vers Saulieu, Autun (sans doute un autre courant s'en scinde, au col de Vézelay pour filer vers Clamecy, Nevers, Moulins). – Des hautes terrasses de Vézelay, c'est un panorama de batailles de Van der Meulen. Je lis Sadhana ?? de Tagore dans mon lit. Macha maintenant est presque calmée. Les fuyards de la veille et du matin, refoulés, sont forcés de revenir. – Dans l'après-midi nous ne parvenons pas à réaliser le rêve inouï de ces journées. Il nous paraît qu'elles ont duré des semaines et que c'est un nouveau chapitre de l'histoire de l'homme qui s'est ouvert. Un nouveau ? Ou un très ancien, qui est revenu ? Cet exode de peuples en déroute et, à leur suite, les chariots de Sennachérib ... Nous nous couchons, de bonne heure, par manque de lumière (l'électricité est brisée) et écrasement de fatigue.

Le contraste est frappant, dans le journal, entre la paix des paysages et la présence de la guerre et de l'occupation : *Jeudi 13 – samedi 15 mars 1941 – Jours admirables de premier printemps – clarté de l'air, chaud soleil – dans notre clos des bancs de violette – Avec l'aide morale de Marie, je me hisse péniblement, par le chemin de ronde, jusqu'à la grande terrasse, devant la basilique. C'est la première fois depuis bien des mois. L'herbe de l'esplanade a été foulée par les camions et écrasée. – Des escouades de soldats allemands en promenade se pressent par groupes de fourmis, et se photographient. On entend du dehors les sons puissants de l'orgue. Mais la plus belle place, à mon gré, est le petit banc à l'angle au dessous de la terrasse qui regarde vers Asquins. Et le petit cimetière à la place d'honneur entre les deux versants. – La nuit, fatigué de ma promenade. – Marie travaille d'arrache-pied au jardin. Elle bêche, arrache, retourne la terre, elle s'est fait des mains de paysanne. Même expérience en avril 41.*

Le paysage vézelien est le lieu privilégié d'une réflexion désormais empreinte de religiosité : *22 avril 1941. C'est la plus belle journée de printemps. Elle me*

donne la force de faire en compagnie de Jeanne Mortier le chemin de ronde en entier. Il y avait des mois, des mois que je ne l'avais fait. J'en ai joui profondément – en faisant halte à deux ou trois bancs. C'est vraiment un admirable pays et le chemin est merveilleux, une allée des fées. Tous les buissons étaient fleuris, mais les grands arbres seulement en bourgeons. Je suis ravie sur tout par la partie de chemin qui va de la magnifique Porte neuve au pied de la grande terrasse et particulièrement par l'avancée du promontoire en face d'Asquins, au dessus de la croix de bois de saint Bernard et du petit oratoire franciscain. Des lieux sacrés. Est-ce concevable que la France – que l'Église – les aient jusqu'à présent négligés ? Il n'en est pas de plus saint pour la grandeur des souvenirs et des plus beaux par l'harmonie et la pureté des lignes. La perspective sur Asquins et l'arrière-plan des collines entrouvertes est composée par Poussin, lumière de Claude Lorrain. On ne rencontre aucun promeneur. L'herbe est un velours sous les pas. Je suis, au retour, assez fatigué.

Saint-Père : Le paysage en mouvement

On ne mesure pas assez ce que l'automobile a apporté à la découverte du paysage dans les années d'avant la guerre de 14. Octave Mirbeau a célébré sa voiture et le Narrateur de la *Recherche* emmène Albertine explorer les paysages normands, en découvrant notamment avec quelle facilité désormais des lieux que l'on croyait éloignés, des « côtés » se rapprochent, s'associent et se fondent ; ici Romain Rolland voyage avec sa mère en automobile en 1913, et Vézelay et Saint-Père - « l'exquise église de Saint-Père » -, les deux églises rivales, sont comme juxtaposées par le mouvement.

D'Avallon à Vézelay [sic], en voiture. A Vézelay, ma mère vient me retrouver en auto et nous rentrons, ensemble à Clamecy. J'aime assez l'étroite vallée du Cousin qui serpente entre des collines de granit d'Avallon à Pontaubert, et la belle arche de pierre lancée sur la Cure à Pierre-Perthuis. Mais ce qui m'a plu le plus, c'est l'église de Saint-Père. La première fleur d'art, gracieuse et parfaite, que je rencontre, au cours de ce petit voyage (à l'exception d'Autun). A peine je l'aperçois, c'est comme si des labours et des chaumes surgissait un rosier merveilleux, ou comme si je rencontrais, au détour de la route, une belle fille de la race du Quattrocento. Malheureusement, ici encore je remarque l'indifférence de l'artiste au lieu pour lequel il a élevé son œuvre. Et l'apparition de Vézelay sur sa montagne confirme cette impression : quelle vision grandiose aurait pu être cette robuste cathédrale dominant la région ! Et elle ne l'est point. Sans doute il faut en attribuer la faute, pour une part aux dévastations qui ont mutilé Vézelay. Mais je crois bien que la cause principale en est le style même de l'œuvre, au profil massif et

monotone. A peine si les deux tours se dégagent de cette masse horizontale. Un corps couché, sans tête. Tout l'effet de la cathédrale, toute sa magnificence est à l'intérieur. Là elle atteint aux sommets de l'art. Dans nul autre édifice médiéval, je n'ai vu de force harmonieuse, une majesté souveraine unie à un sens exquis des proportions. Combien le style roman me paraît plus viril que le gothique ! La coloration (ou décoloration) rose de la pierre anime encore le visage de l'œuvre. Nous avons pour guide un vieux [sic] homme de 76 ans, qui a travaillé pendant seize ans à Vézelay sous la direction de Viollet-le-Duc et qui est amoureux de son église. Promenade autour des murs, sous les superbes ombrages des noyers et des tilleuls. Mais le panorama, immense, est comme presque tous ceux d'ici, sans individualité. De monotones collines d'un gris poussiéreux au faite (chaumes), bariolées de rouge et de vert sur les côtes (labours et pâturages), une lumière cendrée qui étouffe les reflets et les formes, un horizon sans bornes, mais qui n'attire point et ne semble pas vivre. Et pourtant, que de souvenirs, en ces pays de France ! Tous les fastes du passé, Gérard de Roussillon, Philippe Auguste, saint Louis, saint Bernard, les croisades. Les ruelles de Vézelay, les chemins de Pierre-Perthuis portent encore les traces de leurs pas...⁶

On notera tout d'abord une intéressante remarque sur le site, sur l'insertion du monument dans un paysage global. Les romantiques avaient souvent une vision d'antiquaire : Hugo, dans *le Rhin*, accumule les détails des corniches, transcrit des inscriptions, etc. alors qu'ici Romain Rolland, dans une démarche plus moderne, offre une succession rapide de vues, un panorama à plusieurs vues en mouvement, ce qui donne au texte un caractère cinématographique de ce texte. Résumons le trajet. Il est d'abord question de la route d'Avallon à Vézelay puis à Clamecy en auto, avec un détour par la vallée du Cousin et Pierre-Perthuis. Puis c'est l'église de Saint-Père qui surgit : gros plan sur ce « rosier », cette fille du Quattrocento, dit Rolland qui se souvient du séjour en Italie. Mais le regard se renverse le regard vers le haut, vers Vézelay, avec une sorte de vue panoramique, d'en bas (à l'inverse de la terrasse et de son panorama). Brusque changement : l'intérieur. Nous visitons la basilique (de nouveau du mouvement, une sorte de travelling) de chapiteau en chapiteau comme dans le livre d'Edith de la Héronnière. La promenade se prolonge à l'extérieur avec l'allée des tilleuls.

Mais Romain Rolland fait ici cet aveu important : le paysage est morne, monotone : c'est un paysage familial dont il faut se délivrer. Rappelons le sentiment du jeune Romain Rolland à Clamecy, dans la « ratoire » : il a le sentiment d'étouffer.

Ce paysage est profondément imprégné d'histoire : nous parcourons avec Romain Rolland de nouveau des chemins hantés, avec le souvenir de saint Louis, de saint Bernard, de Philippe Auguste, de Gérard de

1. *Le Voyage intérieur*, Albin Michel, 1942, p. 62.

2. *De Jean-Christophe à Colas Breugnon*, Éditions du Salon Carré, 1946, p.105.

3. « Une œuvre dictée en des jours sans lendemain de solitude heureuse, mais enfiévrée, où je rêvais, convalescent, dans ma chambre de Villeneuve du Léman, face à un grand noyer confidant de mes pensées » (*Le Voyage intérieur*, p. 12).

4. *Le Voyage intérieur*, p. 17.

5. Gaston Roupnel (1872-1946) passe son enfance à Gevrey-Chambertin. Cet écrivain régionaliste de la Bourgogne viticole occupe après 14 une chaire à Dijon. Il publie son *Histoire de la campagne française* en 1932. Il meurt en 1946.

6. *De Jean-Christophe à Colas Breugnon*, Pages de Journal de Romain Rolland, p. 175.

7. *Le Voyage intérieur*, p. 69.

* Extraits inédits du Journal de Romain Rolland. Copyright Bibliothèque nationale de France et Chancellerie des Universités de Paris.

Roussillon, qui est peut-être représenté ici, dans le vestibule de l'église de Saint-Père. Les croisades ? Elles intéressent Romain Rolland parce que ce sont les chemins du combat. Romain Rolland, le dramaturge de la Révolution française, n'est pas nostalgique de la royauté, mais il vibre au récit des croisades, comme une allégorie du combat, des nombreux combats qu'il a menés et qu'il va mener. « Au dessus de la mêlée » : cet appel a été mal compris. Romain Rolland ne déteste pas les mêlées, mais la violence.

De nouveau Vézelay apparaît dans ce texte du journal de septembre 1913 : il ne sait pas encore que, dans un an, il sera au centre de tant de polémiques, au cœur de l'histoire, de la mêlée ; il ne sait pas encore qu'il vivra un jour là-haut, sur la terrasse de Vézelay, et que de cette terrasse il verra se dérouler sous ses yeux des événements historiques considérables.

Paysage et travail

Qu'est-ce que le paysage ? Un lieu symbolique, chargé d'histoire et de sens, et en même temps un lieu de travail, modelé par le travail des hommes, rendu vivant par eux mais aussi détruit par les hommes qui ne savent pas ce qu'ils ont reçu de leurs pères, du travail de leurs pères.

Quel meilleur exemple que la vigne ? Pour Romain Rolland la vigne est synonyme de vitalité, de vie qui court, comme un cœur qui bat dans le paysage⁷.

Il fait la connaissance d'un pépiniériste de Clamecy. Louis Marcelot, né en 1877, à Grenois, le petit « Grenoyard » dit sa mère. Qu'en dit Romain Rolland ? Qu'il a « trimé » dur dans son enfance avec un père marchand de vin et boulanger qui va livrer avec lui le pain aux bûcherons dans la forêt. Lui interdisant de pleurer : « Si tu es un homme tu n'as pas le droit de pleurer. Tu pleureras quand ta mère mourra ». De bonne heure mis en apprentissage chez un rude maraîcher de la région parisienne qui traîne sa charrette au quai aux fleurs et qui livre la nuit les fleurs commandées pour les cimetières. Rude école du travail ! Il y a appris la fermeté d'âme vis-à-vis des cataclysmes du ciel et des accidents de la fortune. « Ce qu'on ne peut empêcher, il n'y a rien à faire qu'à le supporter et recommencer ». Dans l'hiver 41-42 faute de charbon toute sa serre a gelé : Marcelot pratique une forme de stoïcisme rural qui ne fait pas obstacle à l'action. Il sera maire-adjoint de Clamecy, sous l'Occupation, avec l'industriel Brulfer, et assumera de lourdes responsabilités pour faire vivre ou survivre la ville.

Juillet 1938. Fait la connaissance, avec plaisir, de quelques personnalités provinciales isolées, qui me frappent par leur intelligence et leur caractère : (...) à Clamecy, l'horticulteur et pépiniériste Marcelot, conseiller municipal et général, qui vient déjeuner pour examiner notre beau jardin, à demi ruiné par la paresse et le manque de conscience de notre vieux jardinier. Marcelot a totalement rénové, ressuscité la vigne dans notre contrée, par l'implantation d'espèces hybrides, réfractaires à toutes les maladies et même aux gelées. Il va partout donnant des consultations gratuites aux paysans, dirigeant et surveillant leurs cultures. Et sans aucun prêche il les amène, par l'exemple, à la coopéra-

tion et au socialisme. Il jouit d'une grande popularité dans les campagnes, où son nom a passé aux vignes nouvelles, dont l'abondance et l'excellence tiennent du prodige (on les appelle les « marcelottes »). Il est très expert aussi en apiculture et tire du raisin et du miel (ainsi que des piqûres d'abeille) tout un petit code de médecine pratique dont les résultats sont excellents contre le diabète, les rhumatismes. Il me conte comment la guerre l'a amené à des sentiments révolutionnaires. (...)

Cet homme maigre et sérieux, aux yeux intelligents, est possédé d'une incroyable vitalité ; il parle sans interruption, quatre ou cinq heures durant. Ce qui domine en lui, c'est la passion de son métier et de la terre. L'argent, dit-il, ne l'intéresse pas. Et je vois avec joie que parmi les jeunes paysans qui l'écoutent, il en est un bon nombre qui partagent cette passion. Que j'aurais gagné à vivre dans une province, au lieu de Paris !

L'année suivante, au printemps, Romain Rolland est associé à la plantation de nouveaux plants. 4 mai 1939. – *Marcelot, de Clamecy, vient planter une de ses vignes miraculeuses (à l'entendre) pour son ami et mon voisin, le boulanger Crochet, – celui qui habite dans l'antique église Saint-Étienne désaffectée – le socialiste, fils de socialiste au large visage rubicond, nez écrasé. Il me convie à être parrain de la vigne nouvelle-né ; et je vais assister à sa plantation, sur le versant de la colline de « la Justice » (comme on dit) – l'ancien gibet – qui regarde les bois de la Madeleine. Un photographe de Vézelay, vaguement apparenté au communard Camélinat?, nous prend. Il y a là quelques jeunes garçons des environs, amenés par Marcelot, – l'un de Brèves, aux clairs yeux riant, qui m'évoque la jeunesse de mon père – (Macha trouve des ressemblances entre ce type purement nivernais et celui de paysans russes. – Ensuite, ils viennent à sept, le travail fait, trinquer chez nous ! – Ces paysans, ces travailleurs ont certainement une intelligence plus vive, plus saine et plus sympathique que la bourgeoisie provinciale. Mais la passion principale de ceux-ci (de mes visiteurs) et leur intérêt sont pour la terre. Ce n'est plus l'obscur et tenace attachement de ceux d'hier. Ceux d'aujourd'hui se sont éveillés à la science – celle qui s'applique à l'objet de leur attachement, à la terre. Et c'est beaucoup. C'est comme si dans leurs maisons sans fenêtres, l'air était entré et la lumière.*

A Pâques 42 Marcelot de Clamecy et Grasset de Brèves rendent visite au maître de Vézelay, sur leurs bicyclettes, sous les averses « munis généreusement de provisions de gueule ». Marcelot parle des heures durant, Grasset, « le don Quichotte grave et fier », arrive à peine à placer quelques mots. Marcelot rapporte des histoires « pleines de saveur. Certaines étaient du meilleur Colas Breugnon, tiré au fût dans la chopine ». Ainsi la transition est toute trouvée avec la prochaine promenade sur les traces de Colas Breugnon, qui nous fera découvrir un Romain Rolland allant « d'un château à l'autre ».

** Jean Lacoste est agrégé de philosophie, docteur ès études germaniques.*